Document generated on 04/28/2024 5:33 p.m.

Jeu
Revue de théâtre

Modernisation hyperactive
La Leçon

Michel Vaïs

Number 101 (4), 2001

URI: https://id.erudit.org/iderudit/26297ac

See table of contents

Publisher(s)

Cahiers de théâtre Jeu inc.

ISSN

0382-0335 (print)
1923-2578 (digital)

Explore this journal

Cite this review

Vaïs, M. (2001). Review of [Modernisation hyperactive : *La Leçon*]. *Jeu*, (101), 41–43.

Tous droits réservés © Cahiers de théâtre Jeu inc., 2001

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

MICHEL VAÏS

Modernisation hyperactive

Les Créations Diving Horse, compagnie dirigée par Phoebe Greenberg, ont déjà présenté à Montréal *l'École des bouffons* en 1995[1] et *Croisades* en 2000[2]. La directrice artistique, qui a étudié, notamment chez Jacques Lecoq, le mime et le jeu bouffon, a en effet orienté sa compagnie vers des spectacles en français après avoir travaillé et fait des tournées pendant quelques années en anglais. C'est que dans cette langue, à Montréal, a-t-elle constaté, l'artiste a accès à un plus grand choix de comédiens, à davantage de ressources, il lui est plus facile de trouver des salles, donc d'attirer l'intérêt des médias et par conséquent du public. Bref, en français, « *[t]here's more of everything* », clame Phoebe Greenberg[3].

La Leçon

TEXTE D'EUGÈNE IONESCO. MISE EN SCÈNE : OLEG KISSELIOV ; DÉCOR : OLEG KISSELIOV ET DAVID VIVIAN ; COSTUMES : DAVID VIVIAN ; ÉCLAIRAGES ET RÉGIE : DAVID PERREAULT NINACS ; SON : KIRK WIGHT. AVEC JOCELYN CARON (ÉTUDIANT), NOÉMIE GODIN-VIGNEAU (LA JEUNE ÉLÈVE), PHOEBE GREENBERG (LA BONNE), KARYNE LEMIEUX (ÉTUDIANTE), CHRISTOPHE RAPIN (ÉTUDIANT) ET PATRICE SAVARD (LE PROFESSEUR). PRODUCTION DES CRÉATIONS DIVING HORSE, PRÉSENTÉE AU THÉÂTRE LA CHAPELLE DU 22 MARS AU 1ER AVRIL 2001.

Après respectivement Stéphane Cheynis et Robert Astle, la directrice de Diving Horse a confié cette fois la mise en scène à Oleg Kisseliov, tout en se réservant comme d'habitude un modeste rôle dans le spectacle. Le metteur en scène d'origine russe, qui a développé sa propre méthode d'entraînement physique et psychologique, nommée Méthode de l'impulsion créatrice, avait déjà livré à la Veillée un *Songe d'une nuit d'été* fort remarqué ainsi que, plus récemment, *Camera obscura* de Nabokov, produite par le Groupe de la Veillée. Auparavant, Kisseliov avait travaillé en Russie et dans plusieurs autres pays d'Europe[4].

Selon le metteur en scène, *la Leçon* offre « la possibilité de modernisation d'une œuvre très classique. Le texte et sa structure permettent une liberté d'improvisation, et les archétypes que l'on retrouve facilitent le travail des interprètes dans ce sens[5]. » Bref, Kisseliov semble vouloir pousser les comédiens à « démontrer qu'il est possible de comprendre les complexités de l'intérieur de l'être humain [6] ».

1. Voir la critique de Philip Wickham dans *Jeu* 76, 1995.3, p. 196.
2. Marie-Andrée Brault en traite dans *Jeu* 96, 2000.3, p. 19.
3. Dans une entrevue accordée à Pat Donnelly, *The Gazette*, 19 février 2000, p. D8.
4. Voir l'entretien qu'il a accordé à Solange Lévesque, « Pour une logique du corps », dans *Jeu* 90, 1999.1, p. 87-93.
5. Dossier de presse.
6. *Ibid.*

Rappelons, pour l'essentiel, certaines caractéristiques de la célèbre pièce d'Ionesco. Un professeur donne à une élève une leçon aussi magistrale qu'absurde, à la fin de laquelle il la tue. Les interventions de la Bonne ne parviennent pas à freiner la montée de sa fureur qui mène inexorablement au meurtre de la jeune fille, tout comme elle avait poussé le professeur à la liquidation de l'élève précédente et, on le devine, comme elle le mènera à l'assassinat de la prochaine. La pièce est donc d'une cauchemardesque circularité, comme l'est aussi *la Cantatrice chauve*.

Dans la vision « moderne » de Kisseliov, la petite pièce en un acte a été étirée dans tous les sens, si bien qu'elle constitue maintenant un spectacle autonome. Un accompagnement de musique de jazz est constamment présent. Bruyant, aggravé par des bruits de vent et à mon sens parfaitement superfétatoire, cet agaçant déploiement sonore cause la perte d'une partie du texte. Par ailleurs, les trois personnages prévus par l'auteur sont doublés par trois « fantômes » vêtus de bleu, deux de sexe masculin et un de sexe féminin, nommés dans le programme « Étudiant » et « Étudiante ». *Alter ego* ou soutiens des trois personnages, ils illustrent leurs propos, disent certaines de leurs répliques à leur place, les entourent de mille façons. Ils habillent le Professeur (d'abord apparu en robe de chambre et sous-vêtements, pieds nus, sirotant son café) d'un complet-veston-cravate. Les mêmes « fantômes » hyperactifs répondent à certaines interrogations du Professeur, qui sans eux n'auraient pas trouvé d'écho ; puis, ils jouent à faire rouler des pneus de voiture qui se trouvaient là par hasard, rampent ou se contorsionnent, se promènent tout nus en criant.

Une fois dépouillé de sa tenue de maison, le Professeur porte un chapeau et une cigarette qui lui donnent l'air, avec sa barbe et son regard sombre, d'un gangster de la bande d'Al Capone. Mais il termine la pièce en camisole de force : on veut bien nous faire comprendre qu'il a viré fou ! Le comédien décroche souvent de son rôle, ou adopte un jeu minimaliste, murmurant son texte, presque impassible. La Bonne se présente comme une Castafiore dont le costume à plumes se trémousse quand elle chante ses airs d'opéra. Sinon, outre ses tâches ménagères, elle passe le plus clair de son temps à pourchasser les « fantômes » dans la maison comme s'il s'agissait de rats ou de cafards. Quant à l'Élève, elle est une sorte d'Alice au pays des cauchemars. L'excellente Noémie Godin-Vigneau se révèle très souple pour exprimer des sentiments successivement contradictoires (espoir, abattement, enthousiasme, désir de performance, peur, etc.). Elle danse avec les « fantômes » jusqu'au vertige, pendant la scène du mal de dents. Mais, rapidement, on perd de vue son drame.

Le décor est un dispositif en forme de kiosque de jardin dont les ouvertures – portes ou fenêtres – sont des prétextes au jeu de cache-cache auquel se livrent surtout les « fantômes ». Par moments, les images que sculptent les éclairages rappellent des tableaux de Jérôme Bosch. Malgré ces quelques moments de grâce, en définitive en chargeant à ce point la pièce de bruit, de personnages et d'agitation, le metteur en scène témoigne d'un manque de confiance au texte et aux acteurs. C'est là un traitement auquel, malheureusement, le théâtre d'Ionesco semble prêter flanc depuis quelque temps. Comme Gregory Hlady (à la Veillée) et René-Daniel Dubois (à l'Espace GO) l'avaient fait pour *Le Roi se meurt*, la mise en scène prend ici toute la place au point où l'on frise le n'importe quoi. Je préfère pour ma part des approches plus épurées, comme celle de Jacques Lessard pour *Jacques ou la Soumission* au Théâtre Denise-Pelletier. Là, fantaisie et liberté s'accordent joyeusement pour ne pas écraser le texte. Enfin, autre signe qui devrait inquiéter Kisseliov : le public n'a pas ri du tout. **j**

La Leçon, mise en scène par Oleg Kisseliov (Créations Diving Horse, 2001). Photo : Créations Diving Horse.